

Géraldine Philippe

Le sujet prend sa référence de l'objet *a*

Tel Achille et la tortue ou la bête à deux dos de Platon ou encore la légende du Graal, l'être parlant court après ce que jamais il ne rejoindra mais dont il porte cependant la marque, cicatrice indélébile.

De nombreuses légendes rendent compte de ce tourment éternel qui pousse l'humanité à courir, errer et même à s'égarer sur des chemins qui pourraient l'amener à récupérer, à retrouver ce qu'elle a perdu ou à rencontrer ce qui pourrait venir combler ce qui lui manque depuis le temps mythique et soi-disant paradisiaque où rien ne lui aurait manqué .

Ce n'est pas le discours capitaliste qui aura chance d'apaiser cette quête éperdue, puisque dans son fond, il n'est rien d'autre que la forme actuelle de notre mythe moderne : course à la production d'objets tous plus décevants et insatisfaisants les uns que les autres, au regard de cette perte sèche qu'est l'objet *a* ; un discours de plus à ajouter à la série. Sauf peut-être dans la psychose où il arrive que certains de ces objets de pseudo substitution prennent valeur de suppléance à la forclusion. (la vieille voiture, don du père ; une photo de sa mère dans sa poche...)

Lacan est assez éloquent dans l'exemple qu'il donne « des voitures, ces objets qui ne servent qu'à meubler les trottoirs à gogo » et n'ont rien à voir avec l'objet *a*.

Dans un passage de sa correspondance, Freud dit que, du plus loin qu'il se souvienne, il avait toujours eu la conviction qu'il inventerait quelque chose qui rendrait possible un changement significatif du sort de l'humain. Pari tenu puisque l'offre de la psychanalyse est bien un remède pour stopper *hic et nunc*, la course infernale du parlêtre pour qui, contrairement au héros du mythe, le temps est compté.

Mais la solution freudienne semble à tout le moins surprenante, paradoxale, sinon décevante et peu attrayante en tout cas, au regard de ce que le

discours capitaliste promet aujourd'hui. Le sujet trouverait une satisfaction dans le fait de passer d'un malheur particulier à un malheur banal.

Pourquoi, plus encore aujourd'hui, un psychanalyste peut-il se trouver fonder à soutenir une telle offre ? La réponse est du côté de l'objet *a* de Lacan.

« Pas moyen de me suivre sans passer par mes signifiants... », telle est la rigueur de lecture que Lacan s'applique à lui-même dans sa reprise des écrits de Freud. La fin de la phrase, bien moins souvent citée, donne pourtant le motif de cet avertissement, en apparence si simple mais qui requiert pourtant une discipline certaine ; « ...mais passer par mes signifiants comporte ce sentiment d'aliénation qui (...) incite à chercher, selon la formule de Freud, *la petite différence*. Laquelle (...) fait perdre la portée de la direction que je (...) désignai ¹. »

C'est donc en lecteur avisé que Lacan reprend avec minutie les textes de Freud dix années durant et qu'il s'attelle à donner une consistance autre qu'imaginaire à cette petite différence. Cette remise à plat de l'œuvre de Freud sera d'abord pour démontrer la pertinence et l'efficacité clinique et théorique des concepts élaborés et remaniés au fur et à mesure ; puis pour en dégager la portée structurale, certes déjà repérée par Freud mais qui finira pourtant par donner sa langue au chat, du fait d'une impossibilité logique d'aller au-delà du roc de la castration.

L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit pour Lacan, non seulement de se donner les moyens de conclure une cure psychanalytique dans la pratique, mais aussi de prouver et de rendre compte des conditions de cette fin dans la théorie, pour établir la formation du psychanalyste.

Si Lacan critique tant, et à juste titre, les traductions établies par les post-freudiens et propose de revenir au texte original de Freud, c'est à mon sens parce qu'elles présentent deux obstacles majeurs :

1 - Une lecture un peu trop en diagonale n'aura pas su relever le détail, quelquefois discret, qui donne sa solidité à la théorie freudienne. Voilà, pour ce qui nous intéresse ici, qui fait dire à Lacan pourquoi il faut d'abord restaurer le tranchant du texte, si on veut avoir chance de déloger le roc de la castration de l'impasse où Freud a rendu les armes.

2 - Cette lecture oblique et réductrice présente le second inconvénient de laisser inaperçue la perte qu'implique toute traduction et sur

1 - Lacan J., Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, 1973, p. 198.

laquelle Lacan a pourtant tellement insisté, bien au-delà de la critique. Je dirai que cette insistance est déjà un indice de l'objet *a*.

Lorsque Lacan parle de traduction, il insiste toujours beaucoup sur ce qu'elle implique de réduction, mais il souligne surtout l'importance de cette perte, elle, irréductible ; eh bien, ce dont il s'agit, c'est en effet, que l'on perde ; on touche au fait « que cette perte c'est le réel lui-même de l'inconscient, le réel même tout court. Le réel pour l'être parlant c'est qu'il se perd quelque part, et où ? C'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel. » (Enregistrement fait par Patrick Valas de l'intervention de Lacan en 1973 sur France Culture et qui fut publié dans le Coq Héron).

Lacan n'est pas post-freudien mais bien freudien, comme il aime à le répéter et c'est parce qu'il reprend le projet freudien avec le plus grand soin, qu'il parvient à extraire des dits de Freud, remis à leur place, ce Dire que le roc en question c'est l'objet *a*².

Le Dire est ce qui fait savoir et, à ce titre, il est toujours invention de savoir, selon Lacan. Le Dire n'est pas une élaboration de savoir ; plutôt est-il un court-circuit qui éclaire et participe d'une nomination, non plus cette fois, de la petite différence mais de la pure différence, radicale celle-ci, et qui touche à ce que le sujet a de plus réel, l'objet *a*.

Ce n'est pas dire que Freud ne conçoive pas qu'il y ait du savoir dans l'inconscient articulé à du sujet mais, à la différence de Lacan, il en fait un savoir déjà là et fini, donc sans reste ; ce qui exclut l'invention de savoir qui, elle, est toujours *ex nihilo*. Donc Freud fait bien du sujet un effet de langage, manque à être, manque à jouir, mais pas effet de perte.

Dans trois de ses textes, *La science des rêves*, *Psychopathologie de la vie* quotidienne et dans ce qu'il écrit sur le mot d'esprit, Freud considère que le rêve, le lapsus et le mot d'esprit sont à prendre comme des éléments grossis sous une loupe, dont le sujet donne une forme certes articulée mais dans une langue qu'il ne connaît pas, énigmatique. D'où son idée de se servir de l'interprétation comme d'une traduction, à la manière dont fut déchiffrée la pierre de Rosette. Mais il oublie là encore qu'elle comporte une perte, que le langage est troué par le Réel de l'objet, donc pas tout.

Lacan note à plusieurs reprises, notamment dans « La psychanalyse et son enseignement » et dans un passage de « Radiophonie », que Freud avait anticipé Saussure, dans le sens où il avait déjà pris en compte le signifiant

2 · Lacan J., Séminaire Livre X, *L'angoisse*, Paris ; Seuil, 2004.

et le signifié et la barre entre les deux. Mais il donne à cette barre une valeur de liaison, de même que Saussure.

Lacan prend une autre option : d'abord il inverse le schéma saussurien pour indiquer la prévalence du symbolique sur l'imaginaire ; ensuite il donne à cette barre une valeur séparatrice. Puis il dissocie le signifiant qui manque à la chaîne, de ce qu'il appelle pure perte. Enfin il élabore une théorie du désir, absente chez Freud, en usant de l'interprétation pour jouer sur l'équivoque signifiante et viser « l'acause » du désir. Il s'agit donc là non seulement d'une rupture avec la conception que la philosophie s'en fait mais aussi avec celle de traduction utilisée par Freud. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » ne vaut pas seulement dans la pratique de la cure ; le reste oublié vaut aussi bien pour la théorie psychanalytique.

Le passage par la logique signifiante est un forçage qui fait passer la séparation entre ce qui est phallique, le signifiant, et ce qui ne l'est pas, détoure ce reste, comme un pochoir, et fait apparaître l'objet *a* en ombre chinoise, hétérogène au signifiant et pourtant articulé à lui.

Freud pense qu'un rêve est fait pour continuer à dormir. L'homme rêve veut dire qu'il tient d'autant plus à la singularité de son symptôme, cette petite différence, qu'il s'en fait même une représentation mentale sur mesure ; en quoi il est aristotélien, tout comme Freud l'était, d'ailleurs. Cette représentation est ce qu'on a autrement coutume d'appeler la pensée. L'homme pense débile, ajoute Lacan, car, tant qu'il n'a pas au moins un soupçon de ce que veut dire la castration, il n'a aucun moyen de s'y retrouver dans ce qu'est l'inconscient.

Le parlêtre pense le monde comme il le rêve. C'est sa réalité psychique qui trouve à s'organiser dans le fantasme, soit entre un sujet et un objet impensable mais qui pourtant s'impose à lui, « indéniable ». Mais chaque fois qu'il essaie d'attraper l'objet qui se présente, par la représentation, ça rate, car cette petite différence qui cause son désir, pour autant qu'elle n'est pas un objet du monde, il n'y a aucun moyen de se la représenter.

C'est pourquoi il arrive quelquefois qu'un rêve réveille et qu'une pointe d'angoisse soit au rendez-vous, signe de la présence de l'objet *a*. L'angoisse est le signal d'un certain moment, appelé *fading*, de la relation du sujet à l'objet, qui produit un effet de division sur le sujet.

Dans un entretien autour de la question du vide en architecture et au cinéma, entre Jean Nouvel et Wim Wenders, ce dernier rapporte une petite

anecdote, dont je trouve qu'elle illustre bien la présence de l'objet *a*. Enfant, sa mère lui apprenait à lire, insistant avec son doigt sur les mots imprimés des livres afin de lui en faire retenir l'orthographe. Puis elle le laissait là avec les livres qu'il continuait à feuilleter et, de son petit doigt, il caressait les espaces blancs et vides de mots et à ce moment-là pointait une petite angoisse.

Les manifestations subjectives du Réel donnent des angoisses car elles produisent un évidement. L'objet *a* trouve l'image spéculaire en venant signifier une coupure dans le corps. Cet objet « fatidique », nous dit Lacan, permet, dans le discours analytique, de « défaire la Jouissance rencontrée de la femme dont il est né, c'est-à-dire de retrouver le trou vivide - condensation du latin *vivi* = vivant et de vide - de la castration d'où la femme surgit, véridique ».

Donc cet objet n'est ni imaginaire au sens de la représentation, ni symbolique puisqu'on ne peut ni le penser ni le dire non plus. Et pourtant Lacan le nomme de cette dénomination algébrique : *a* italique, (c'est lui qui souligne) car on se sert généralement de ce type de caractère lorsqu'on veut distinguer un mot du texte, en le sortant de son contexte.

Ce *a* italique, privatif aussi bien, désigne une place, un lieu déserté par le signifiant. « rond brûlé dans la brousse des pulsions », cet objet *a* si spécifique pour chacun, articulé au sujet sans toutefois être articulable dans la chaîne signifiante, est un objet de la logique que Lacan désigne d'être science du Réel. Il noue des effets de savoir dont s'inaugure le sujet en tant qu'effet de perte. L'objet *a* est une écriture du Réel, déduite de la logique ; pas à lire donc.

Freud n'a pas tiré toutes les conséquences de ce qu'est le sujet de l'inconscient, soit comme le dit Lacan, « l'accord du sujet avec le verbe » c'est-à-dire les relations d'aliénation que celui-ci entretient avec le langage ³.

Si Lacan laisse entendre que le projet freudien n'est pas si maladroite, notamment dans les rectifications successives du cas Dora à la lueur de ce que Freud a appris de sa jeune homosexuelle, qui l'éclaire sur le passage à l'acte symbolique de celle-ci (la gifle donnée à Mr. K) et l'amène à isoler précisément ce qu'est un choix d'objet, il faudrait cependant compléter par ceci que c'est tout le travail de remplacement puis de remaniement effectué par Lacan dans son enseignement qui donne toute son ampleur à l'invention freudienne de la psychanalyse.

3 · Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Ecrits*, Paris ; Seuil, 1966, p. 441.

Ainsi, Lacan redéfinit l'inconscient comme traumatique, condensation du trou et du trauma, donne son statut au désir et sa consistance logique à l'objet *a* comme ce qui le cause.

Quid du maniement de l'objet *a* dans la cure ?

Notre malheureux en question se présente souvent bien embarrassé par son manque symptomatique qu'il considère comme une anomalie et ce qu'il demande n'est rien d'autre que d'en être débarrassé et il est prêt à le donner séance tenante à l'analyste. Qu'il dise de quoi il souffre nous donnera une idée de ce après quoi il court (pour reprendre notre exemple de départ), c'est-à-dire comment il s'égaré dans le rapport qu'il entretient avec son partenaire sexuel, et qui n'est jamais sans incidence sur ses études, son travail, c'est-à-dire sur ses choix d'objet.

Son rêve d'harmonie s'avère être une mauvaise rencontre et fait vaciller son organisation fantasmatique, lui fait perdre les pédales. « Nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues ; c'est même ce qui spécifie ce qu'on appelle généralement l'être humain ; sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en ça que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir » dit Lacan. Ce qui ne fait pas rapport est logique mais non formulable dans la structure.

Ce qu'il ne sait pas, notre malheureux, c'est que cet objet fatidique comme dit Lacan est constitutif de son désir et qu'à ce titre, il ne peut pas le perdre. L'amour alors permettrait-il une sortie par le haut puisque « donner ce qu'on n'a pas, à quelqu'un qui n'en veut pas, parce que ce n'est pas ça » en est une définition.

La réponse de la psychanalyse proposée par Freud c'est l'offre géniale de l'association libre dont le répondant est ce ludion logique, l'objet *a* forgé par Lacan à l'usage du psychanalyste. Plus l'analysant s'avance dans le dispositif, plus il creuse le manque à dire ce qu'il est, pour l'autre et pour lui-même, jusqu'à révéler l'objet qu'il est : un trou dans le Réel qui a fonction de cause ; mais non ce qu'est l'objet, car on n'en pas l'idée.

Le malheur banal, terme qui a l'inconvénient d'évoquer le drame et auquel Lacan substitue celui de malédiction – évoquant plutôt le tragique cette fois, et dont nous savons qu'il a une face comique – n'est rien d'autre que ce que le sujet ne peut pas perdre, à savoir son objet *a*. Comment cesser d'en rêver et de courir après, si on admet que ni le raisonnable ni la résignation n'est le programme d'une psychanalyse ?

Lacan pousse le bouchon d'un cran supplémentaire, en disant qu'à la fin d'une analyse, ce qu'on peut faire de mieux c'est, ce symptôme, le redoubler, c'est-à-dire assumer sa petite différence, réelle celle-là, mais en cessant d'y croire. Il s'agit en quelque sorte de redoubler le trou (- x - = +) pour franchir la capture imaginaire du fantasme. C'est donc une construction de ce dont on n'a pas l'idée qui arrime le sujet du côté du réveil prouvant qu'un savoir a été pris sur l'objet.

Ne s'agirait-il alors que d'une question à rapporter au style propre à chacun ? Sans doute, si on considère que le style comporte toujours une adresse... à la fonction Père ou à l'inconscient structure, conséquences comprises dans l'une ou l'autre option.

Je voudrais laisser le dernier mot à Lacan qui ne rate jamais une occasion de chasser le pathétique de la psychanalyse : « Que l'analyste vive dans un courant d'air pour prouver qu'il n'a froid ni aux pieds ni aux yeux, ni à la gorge, prix à payer pour que remonte la cote du savoir... La sélection sera structuraliste ou ne sera pas. Voilà où gîte l'objet *a*. » (*in* D'une Réforme dans son trou). ■